

De Grossman à Littell

Vassili Grossman est un témoin capital des horreurs et de la violence du XXe siècle. On le réédite aujourd'hui dans la collection « Bouquins ». Dommage que son oeuvre ne nous soit pas restituée dans son entier...

OEuvres,

de Vassili Grossman, collection « Bouquins »,

Éditions Laffont, 1 100 pages, 30 euros.

Certaines réactions publiées çà et là au roman de Littell m'amènent à revenir sur l'oeuvre de Grossman, principalement à cause d'une scène des Bienveillantes manifestement décalquée de Vie et Destin.

On sait le drame que furent pour Grossman les dernières années de sa vie en URSS, victime du pouvoir soviétique qui confisqua son oeuvre la plus importante, le roman Vie et Destin longtemps considéré comme perdu, voire détruit par la police. Grossman devint un enjeu dans la rivalité Est-Ouest, comme Pasternak le fut en son temps, prix Nobel en moins.

Grossman a été très marqué par la guerre de 1941-1945 qui constitue la source principale de son oeuvre. Il participa à cette lutte acharnée en donnant à chaud de nombreux commentaires pour les journaux destinés aux combattants comme à l'arrière. Ils ont depuis été rassemblés en volume sous le titre Années de guerre (Éditions Autrement) et constituent avec ceux de Victor Nekrassov, l'auteur de Dans les tranchées de Stalingrad, un des témoignages les plus honnêtes et les plus crus sur cette guerre.

Le problème avec le volume de la collection « Bouquins » préfacé par Tzvetan Todorov est qu'il fausse la perspective de l'évolution de Grossman. Pour des raisons qui s'expriment dans la préface axée principalement sur l'idée de totalitarisme et de la convergence entre les régimes soviétique et hitlérien, le choix a été fait de ne donner que la deuxième partie de l'oeuvre majeure que Grossman a consacrée à Stalingrad qui commence pourtant avec Pour une juste cause. Aberration, car imagine-t-on de ne lire que le deuxième tome de Guerre et Paix ? La raison en est sans doute (en dehors de la longueur des romans, plus de 700 pages pour chacun) la différence notable de tonalité politique qui caractérise la deuxième partie, Vie et Destin. Pourtant, l'inflexion de la pensée de Grossman, si on s'y intéresse, est bien plus intelligible quand on va d'un roman à l'autre. Elle correspond à un processus mental basé sur des épreuves vécues dont l'auteur nourrit ses romans. Se trouve ainsi dévoilée la réalité de l'époque, avec la grandeur des hommes, leur héroïsme devant l'ennemi mais aussi leur médiocrité, leur lâcheté et les formes violentes et cruelles que prend le pouvoir stalinien. On saisit mieux l'évolution de l'auteur si on lit les deux volumes dans l'ordre où ils ont été écrits, et elle se révèle passionnante. Il faut d'ailleurs savoir que la publication de Pour une juste cause avait suscité des difficultés venant de personnalités jugeant des passages empreints de réserves sur certains aspects de la conduite de cette guerre. Il est vrai que Le peuple est immortel (premier roman sur le même sujet, écrit et publié par Grossman pendant la guerre) exprimait, lui, un point de vue patriotique et montrait des personnages porteurs des qualités qu'un Soviétique responsable se doit d'avoir. C'est cet Avenir d'une vérité parfaite que l'auteur quitte peu à peu avec certaines de ses chroniques de guerre puis avec Pour une juste cause. Il avait l'ambition de montrer comment la génération qui avait fait la révolution réagissait vingt ans plus tard à l'épreuve de cette guerre. D'où le large panoramique offert par le roman, dans la lignée de Tolstoï, avec de nombreux personnages, une multiplicité d'angles de vue et surtout un réalisme sans pathos au service des faits, en particulier des combats, ou de la dimension psychologique intime des personnages.

La deuxième partie, Vie et Destin, est écrite sous l'influence des événements politiques qui ont touché directement Grossman, avant la mort de Staline. Il est confronté au problème moral de s'opposer à des décisions inacceptables sans s'arrêter au prix qu'il faudra payer. Avec Vie et Destin Grossman passe son Rubicon. Il semble que la raison déterminante en soit l'antisémitisme. Le roman montre très bien les formes rampantes, sournoises ou brutales qu'il pouvait prendre. La peinture qu'il en donne montre l'étendue de ce cancer et permet même de se demander si certains antisémites, qui apparaissent comme tels, sont bien antisémites ou ne sont en fait que des carriéristes qui font deux pas dans cette direction parce que c'est leur intérêt. Il y a aussi la longue cohorte de ceux qui laissent faire, par lâcheté, arguant que le pouvoir ne saurait avoir tort et que Staline veille.

Or, sur le plan militaire, avec ou sans recul du temps, se font jour un certain nombre de faits, accablants pour celui-ci. Ils concernent la mauvaise préparation à cette guerre et sa conduite. Le peuple a beau être immortel, comme l'écrivait Grossman, il a bien plus souffert qu'il n'aurait dû et il est légitime pour le romancier d'exposer cet aspect de la réalité.

La deuxième raison de la révolution dans les idées de Grossman tient à la force du souvenir de sa mère assassinée par les nazis en tant que Juive, certainement dénoncée. Un des plus beaux passages de Vie et Destin, qui n'en manque pas, est constitué de la lettre de cette mère à son fils. La vérité de ses adieux est bouleversante et on comprend que Grossman ait vécu sous l'ombre portée de ce que sa mère lui a confié. À partir de là, certainement, il voit ce qu'il ne voyait pas (ou voyait dans une autre perspective), et bien des aspects de la vie de son pays lui deviennent intolérables.

Alors que dans ses ouvrages précédents il montrait la base humaniste du communisme, il tourne le dos à cette position, reprenant la thèse de la convergence du système stalinien (adjectif synonyme de communiste) avec le système hitlérien, considérés comme des frères jumeaux issus d'une même volonté de soumettre les hommes. Cette position qui vient de Nolte et d'Arendt,

reprise plus tard par Furet, disqualifie fondamentalement le communisme en ce qu'elle refuse d'historiciser ses actes. D'une certaine façon, si elle sous-tend ce que le penseur Grossman dit, elle entre en contradiction avec ce que l'écrivain Grossman fait. Car à chaque moment de sa création l'artiste en lui cherche à faire vivre ses personnages et à les éclairer de l'intérieur, à montrer ce qu'il y a de contingent, de fragile ou de fondamental dans ce que les uns et les autres font.

Les dirigeants soviétiques ne pouvaient admettre que cette thèse soit chez eux reprise par un écrivain de la force de Grossman. Il faut lire le passionnant compte rendu de l'entretien entre celui-ci et Souslov, idéologue au sein de la direction soviétique. Tel que le rapporte Grossman, et il y a toute raison de le suivre, Souslov explique le tort immense que ferait la publication de son ouvrage et que, pour cette raison, il ne paraîtra pas. Mais il ne sera pas pour autant détruit. Il y a dans cette confrontation quelque chose de vertigineux car des dirigeants tout-puissants se croient obligés de rendre des comptes à un écrivain. Souslov donne d'ailleurs du « camarade » à Grossman, ce qui signifie, malgré tout, le maintien dans la communauté soviétique. Cette entrevue ne changera bien sûr rien ou presque au destin de Grossman. Et Tout passe, écrit ensuite, reprend et accentue les assertions de Vie et Destin, transmettant une charge accusatrice plus lourde encore, mêlant des scènes de la vie au goulag à des réflexions philosophiques et politiques qui parfois rabaissent le problème. Ainsi, cherchant à déterminer des causes du despotisme soviétique, il met en avant ses sources asiatiques, ce qui est plutôt navrant. Ce besoin d'adosser son oeuvre à des théories de cette nature est fort dommageable. La grandeur de Grossman réside dans sa sensibilité à la faiblesse humaine, plus exactement à la tentation de la faiblesse comme première réaction avant d'oser la résistance. Il est le poète de la force des faibles.

La scène qui avait le plus choqué les censeurs soviétiques était celle où un vieux révolutionnaire, capturé à Stalingrad, se retrouve en camp, confronté à un officier SS qui joue au chat et à la souris pour lui faire admettre la similitude de but entre national-socialisme et communisme. Il s'agit d'un procédé littéraire classique mettant face à face deux adversaires qui se rejettent totalement. Dans les Bienveillantes, Littell reprend cette thèse de la convergence hitlérisme-communisme, comme si elle était indiscutable. Certes, bien des explications données dans le roman sont le fait du personnage et ne sauraient être attribuées à l'auteur. Sauf quelques-unes dont celle-ci. En plusieurs circonstances est affirmé que le système soviétique va loin, voire plus loin dans la capacité de meurtre et qu'il est en quelque sorte plus compétent, plus parfait. Le nazisme est relativisé par le communisme. Il ne s'agit plus là de l'opinion du personnage mais de celle de Littell. Outre que justement cette égalité entre les deux systèmes n'a pas de base historique sérieuse, les circonstances de la conversation tranquille entre le SS et le commissaire politique soviétique qui sort juste d'une séance de torture ont quelque chose d'irréel. Il s'agit d'un emprunt à Grossman. En moins bien réussi. Sans plus de valeur.

L'histoire est une matière difficile à utiliser qui recèle quelques pièges. Encore faut-il vouloir s'en prémunir.

François Eychart